

LA
GAZETTE DU MIDI

DEVANT
LE SPIRITISME

4

A PROPOS DES
FRÈRES DAVENPORT

ÉTUDE PHILOSOPHIQUE

Par Ernest ALTONY

Ne, sutor, supra crepidam.

Oculos habent et non vident.

Prix : 1 franc.

SE VEND AU PROFIT DES FAMILLES DES VICTIMES DU CHÔLÉRA



MARSEILLE
MENGELLE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
Rue Longue-des-Capucins, 22 bis, et rue de l'Arbre, 14

1865

8020.9.3
4.

LA
GAZETTE DU MIDI
DEVANT
LE SPIRITISME



LA
GAZETTE DU MIDI

DEVANT
LE SPIRITISME

A PROPOS DES
FRÈRES DAVENPORT

ÉTUDE PHILOSOPHIQUE
Par Ernest ALTONY

Ne, sutor, supra crepidam.

Oculos habent et non videbunt.

SE VEND AU PROFIT DES FAMILLES DES VICTIMES DU CHOLÉRA

MARSEILLE
MENGELLE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
Rue Longue-des-Capucins, 2 bis, et rue de l'Arbre, 14

—
1865



NOTES PRÉLIMINAIRES

CHER LECTEUR ,

Inutile de vous dire que je vais vous parler de l'autre monde. Les misères de celui-ci et les erreurs qu'on y heurte à tout pas nous sont trop connues , pour que nous puissions consentir, l'un et l'autre, à perdre notre temps à nous en entretenir.

Donc parlons de l'autre monde , à propos duquel on fait un si grand bruit depuis quelque temps.

Ce monde vous est probablement aussi inconnu qu'il l'était naguère à moi-même , et il ne dépendra pas de moi que vous ne puissiez, sous peu , à votre tour , vous livrer à un judicieux examen de cette grave matière.

A l'heure présente, il est impossible que vous n'ayez pas entendu parler du spiritisme.

Or, qu'est-ce que le spiritisme ?

C'est, dit-on, la science, l'art, ou plus communément la folie de se mettre en rapport avec les êtres qui ont quitté cette vie, c'est-à-dire d'entrer en relation avec les esprits.

Voilà, certes, allez-vous dire, une science bien prétentieuse, un art bien audacieux, et, finalement, une folie insigne.

Peut-être direz-vous vrai. Mais comme il s'agit, à raison d'une récente polémique, de traduire le spiritisme et la *Gazette du Midi*, son contradicteur, à la barre de la philosophie, force m'est de placer sous vos yeux toutes les pièces du procès.

Pour communiquer avec le monde invisible, le spiritisme emploie des êtres privilégiés appelés médiums, lesquels se divisent en diverses catégories et portent, selon leur spécialité, des dénominations dont voici les principales :

Médiums intuitifs,
Médiums auditifs,
Médiums écrivains,
Médiums parlants,
Médiums à effets physiques.

Les premiers, reçoivent l'inspiration des esprits ;

Les seconds, les entendent ;

Les troisièmes, écrivent sous leur dictée ;

Les quatrièmes, permettent aux esprits de s'exprimer par leur bouche, comme faisait jadis la pythonisse, rendant ses oracles sur l'antique trépied ;

Les derniers enfin , et c'est ici le côté le plus scabreux et le plus discuté de la question , les derniers , dis-je , sont les instruments passifs dont se servent les esprits pour produire des effets merveilleux tels que : déplacement de meubles , apports de d'objets matériels , ascensions , bruits étranges , détonations etc. , etc.

Les frères Davenport appartiendraient à cet ordre de médiumité.

Voilà , pour le moment , cher lecteur , tout ce qu'il vous importe de savoir. J'ajoute seulement que je n'invente rien , et que l'exposé qui précède existe aujourd'hui , avec de grands développements , dans un nombre inimaginable de volumes imprimés dans toutes les langues et sous toutes les latitudes.

Ces notes prises , vous pourrez porter plus facilement votre observation investigatrice sur les péripéties de l'étrange histoire que j'ai à vous faire , et j'aborde incontinent mon sujet.

•

LA
GAZETTE DU MIDI

DEVANT
LE SPIRITISME

Dans la soirée du jeudi 28 septembre, vers six heures, je me trouvai, à peu de chose près, dans la position de M. Albéric Second, rédacteur en chef du *Grand Journal*, lorsque son ami Charles Bernard Derosne vint l'inviter à une séance des frères Davenport, et voici comment :

Ledit jour, et à ladite heure, mon ami R. (1) se présenta chez moi et me dit de l'air le plus satisfait :

— A nous deux, monsieur l'endurci. Vous m'avez dit maintes fois : Donnez-moi des preuves palpables de l'intervention des esprits dans les affaires de ce monde, et, foi de philosophe, je serai des vôtres.

— C'est du plus vrai.

— Eh bien ! trouvez-vous chez moi dans trois heures d'ici, à neuf heures précises, et je vous promets de vous faire assister à l'exhibition des preuves demandées.

— Ah bah !...

— Ah bah ! tant que vous voudrez ; mais comme je veux vous

(1) Les acteurs de mon incroyable histoire n'ont consenti à sa publication qu'à la condition que leurs initiales seules seraient imprimées.

faire voir de près un médium extraordinaire qui n'est que de passage à Marseille, je vous engage à ne pas manquer au rendez-vous, d'autant qu'il s'agit d'un médium intuitif, auditif, parlant et même à effets physiques.

— Oh ! alors, vous pouvez compter sur moi.

Là-dessus R. sortit précipitamment, bien convaincu de l'éclatante victoire qu'il allait remporter, à bref délai, sur ma résistance à ses sermons spirites.

A l'heure convenue je me rendis chez mon ami R. où une société choisie, composée d'adeptes zélés, m'avait précédé dès huit heures et demie, si bien que, cédant à l'impatience de ces croyants, mon ami ne put retarder l'ouverture de la séance qui, paraît-il, était déjà très-émouvante au moment où j'arrivai.

Sur le seuil de la porte, je trouvai la bonne de R. Celle-ci me conduisit, à petits pas, à la porte du salon qu'elle ouvrit avec beaucoup de précaution. Mon ami R., m'apercevant, me désigna du geste un siège qui m'attendait à côté de la cheminée, en me recommandant, du regard, de m'asseoir sans bruit.

Autour d'une table couverte d'un tapis, et éclairée par une carcel suspendue au plafond, se trouvaient neuf personnes dont cinq messieurs et quatre dames ; je faisais la dixième.

Au centre de la table, du côté de la cheminée, était l'une des quatre dames (le médium annoncé) Mlle D., brune de quarante ans environ, au teint pâle, aux yeux noirs et expressifs, aux traits délicats et réguliers. Elle était dans l'attitude d'une personne qui écrit, tenant, entre ses doigts, un crayon qui traçait, sur le papier, des lignes et des pages avec une facilité et une vitesse extraordinaires. Mon ami R., placé en face d'elle, tournait les pages lorsqu'elles étaient achevées.

J'étais à peine assis depuis trois minutes, lorsque le médium,

cessant d'écrire, traça une ligne horizontale sur le papier et se mit à l'état de repos.

La ligne horizontale était le signe par lequel l'esprit qui dirigeait, la main du médium, annonçait la fin de sa réponse à la question qui lui avait été adressée.

Mon ami R., prenant immédiatement le cahier, retourna plusieurs feuillets pour trouver le commencement de la réponse, et lut ensuite cette réponse à haute voix.

C'était toute une série de paternelles exhortations adressées à l'assistance, qui avait demandé, à l'esprit, des conseils sur la conduite à tenir, par les spirites, en présence du torrent de quolibets qui pleuvaient sur eux, de toute part, à l'occasion des frères Davenport.

L'esprit, qui n'était ni plus ni moins que celui d'Origène (4), recommandait la patience, l'oubli et le pardon.

(4) « ORIGÈNE. — Cette brillante lumière de l'Église au III^e siècle, ce précepteur des évêques, ce puissant défenseur de la religion, qui écrasa Celse sous le poids de sa dialectique et de son érudition, Origène oublia cette recommandation de l'apôtre : *Non plus sapere quàm oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem.* (Rom. XII, 3). Pour vouloir accorder ensemble, comme tant d'autres l'avaient tenté avant lui, les idées platoniques avec les dogmes du christianisme, il enseigna des erreurs qui ont imprimé une tache ineffaçable à son grand et beau nom. — *Dictionnaire des Hérésies, par l'abbé M. T.-Guyot, page 260, Périsse frères, Lyon, 1847.* »

Quelles étaient donc ces erreurs détestables qui imprimèrent une tache ineffaçable au grand et beau nom d'Origène ? *L'affirmation de la préexistence des âmes et de la non éternité des peines!*...

C'était aussi une honte ineffaçable, *horresco referens!* dont se couvrait l'immortel Galilée en affirmant le mouvement de la terre. Lisez plus tôt ; c'est Galilée qui parle devant l'Inquisition : « *Moi, Galilée, dans la soixante-sixième année de mon âge, étant constitué prisonnier et à genoux devant vos Eminences, ayant devant les yeux les saints Évangiles, j'abjure, maudis et déteste l'erreur et l'hérésie du mouvement de la terre!*... »

O douleur ! que rend plus poignante encore, ce cri de l'âme brisée de l'illustre vieillard : *'E pùr si muove ! Et pourtant elle tourne ?*

Je vous laisse à penser quelle devait être ma stupéfaction en voyant ces bonnes gens écouter, bouche béante, et dans le plus profond recueillement, ces pieuses recommandations dont abonde l'Évangile que, selon toute probabilité, pensai-je, ils n'ont jamais lu.

Après la lecture, que mon ami R. fit avec une onction séraphique, l'un des assistants dit timidement, et avec un accent de sombre affliction qui me donna grande envie de rire :

— Mais, cher esprit, si nous nous immolons sans cesse, comment ferons-nous jamais triompher notre sainte doctrine ?

— Cela dépend de vous, répondit d'une voix forte, le médium, en fixant son regard sur l'auteur de l'interpellation.

— Attention ! fit mon ami R., l'esprit prend la parole par l'organe du médium. Puis, se tournant de mon côté, il ajouta, à mon adresse : Nous y voilà !...

— Oui, nous y voilà, dit le médium en relevant la tête et dans un état d'agitation qui ne laissa pas, je l'avoue, que de m'émouvoir un peu. Nous y voilà sur cette crainte puérile et qui prend sa source dans votre défaut de conviction et de zèle, et dans l'inintelligence de la mission qui vous est confiée.

— Daignez nous éclairer, alors, sur cette mission, cher esprit, dit mon ami R., nous vous en conjurons.

— Oui : vous êtes inintelligents !... Voyez : que faites-vous habituellement ? Vous vous réunissez, comme aujourd'hui, un certain nombre de croyants ; vous nous appelez ; nous venons à vous pour vous encourager, pour vous soutenir dans les combats que vos passions vous contraignent de livrer sans cesse à l'égoïsme, à la matière ; vous nous remerciez avec effusion de nos enseignements ; vous recueillez religieusement ceux-ci, vous les imprimez, vous les publiez dans vos feuilles spéciales,

et tout est dit. En attendant, l'athéisme triomphe sur toute la ligne, ses journaux vous attaquent avec fureur, saisissant toutes les occasions qui se présentent pour vous envoyer aux gémonies ou dans les maisons de fous, et c'est à peine si, dans ces derniers temps, deux voix, parmi vous, se sont élevées contre tant d'outrages immérités!...

Ici, toutes les poitrines étaient haletantes. Le médium, au comble de l'exaltation, avait, il faut que j'en convienne, un aspect bien autrement imposant que celui sous lequel il m'était d'abord apparu. Quant à mon ami R., au plus haut période de l'enthousiasme, il s'écria d'une voix étouffée :

— Cher esprit, par pitié, les noms de ces généreux défenseurs ?

A cet instant un numéro de la *Gazette du Midi* tombe au beau milieu de la table.

— C'est un apport, s'écrie mon ami R., dans un élan de joie et d'admiration indescriptible.

— Comment ! un apport ? répliquai-je.

— Oui, c'est l'esprit qui a apporté ce journal.

— Comment ! l'esprit, ah ! ça c'est un peu fort !....

— Oui c'est l'esprit, ajouta le médium. Puis, s'adressant à mon ami R., il lui dit : Prenez et lisez, première page au bas de la deuxième colonne.

Mon ami R. prend solennellement le journal, le déplie et lit ce qui suit, tandis que tous les assistants, quasi momifiés, retiennent leur souffle :

« A Monsieur le Rédacteur de la GAZETTE DU MIDI.

» Monsieur,

» Me trouvant de passage à Aix, obligé de fuir, avec ma famille, l'épidémie qui ravage Marseille, j'entre dans un café, et le premier

journal qui me tombe entre les mains est la *Gazette du Midi*, qui, dans son premier article, vient enterrer tous les spirites, au sujet de la mystification Davenport.

» Désopilez-vous la rate tant qu'il vous plaira ; tant mieux si cela doit être un préservatif du choléra ; mais de croire que vous enterrez les spirites, halte-là !

» Le spiritisme est une vérité dévoilée qui ne passera qu'avec le monde, et, d'ailleurs, vous ne le savez que trop bien vous-même, qui êtes un des principaux organes du Clergé. Maintenant il n'appartient ni à vous ni à moi de savoir pourquoi Dieu a voulu que le voile fut déchiré sur un secret dont les chefs suprêmes seuls de notre religion étaient les dépositaires.

» Sans doute, on ne peut accuser un journal, quel qu'il soit, d'écrire sans prévoir les objections qu'on peut lui faire. On est donc à se creuser la tête pour trouver le motif de votre inqualifiable article. Dire que l'on est de la graine de niais parce qu'on croit au spiritisme ! Mais, réfléchissez-y bien, vous n'êtes dans cet article ni plus ni moins qu'un Renan ; que tous ceux qui nient la divinité dans les actes du Christ : Comment ! parce qu'un faux prophète viendra tromper un tas de gens que la première affiche fera ressembler bouche béante pendant une heure, la doctrine dont il aura pris le masque sera nulle ? Mais dites-moi donc depuis quand les mystificateurs, les hypocrites qui se sont revêtus du masque d'une opinion politique, d'une religion, d'une doctrine, ont-ils pu quelque chose contre cette religion ou cette doctrine ? Bien au contraire, comme vous l'avez dit cent et cent fois dans votre journal, contre Renan et autres détracteurs du Christ : C'est dans l'épreuve que grandit la vérité.

» J'ai parlé d'une opinion politique. Si celle dont vous êtes le représentant avait dû être enterrée par tous ceux qui se sont affublés de son manteau blanc, quoique un peu rouge maintenant, il y a longtemps que votre opinion ne serait pas enterrée seulement, mais brûlée, et ses cendres dispersées au vent.

» Plus je vais, plus je m'aperçois qu'il est trop facile et même pué-
ril de répondre à votre article. Mais n'importe. Quoique n'étant jamais
entré en lice dans les tournois d'écrivains, et ne connaissant en aucune
façon l'usage des armes courtoises, je veux me donner la satisfaction
de vous répondre que vous, qui vous dites l'organe des ministres de la
religion et les gardiens des droits proclamés par le Christ, vous avez
manqué (ce qui, du reste, n'est pas rare entre journalistes) au premier
des devoirs, celui que les spirites mettent sur le frontispice de leur
temple : SANS LA CHARITÉ POINT DE SALUT!

» Maintenant, si vous aviez ouvert le moindre livre de spiritisme,
avec tout le respect et toute la réserve que mérite une pareille doctrine,
vous sauriez qu'il est dit qu'avant d'assister à une séance de spirites,
annoncée pour telle, du moins, il faut, avant tout, voir le bout de
l'oreille, et ne pas croire le premier farceur qui vous dira : C'est moi
qui suis Guillot, pour vous faire courir après lui.

» Si vous avez été mystifié, ne vous en prenez qu'à vous, et n'allez
pas publier pour des niais et injurier ceux qui ne vous ont fait aucun
mal. Et, d'ailleurs, à tout prendre, serions-nous des niais et des dupes,
comme vous voulez le dire, vous ne le savez que trop bien, en ce
monde, il faut qu'il y ait des dupes et des fripons; chacun cherche à
exploiter son voisin, ou son ami, ou son allié à son profit. Vous-même,
depuis nombre d'années, vous choisissez vos alliés dans vos ennemis
même. Je fais des vœux qu'au bout du compte vous ne soyez pas
encore une fois les niais.

» Je ne sais si je dois espérer que cette boutade de ma part recevra
les honneurs des colonnes de votre journal. J'ignore complètement le
prix de la ligne, et comme aujourd'hui l'or ou l'argent est nécessaire
pour se substantier, quelque maigre chère que l'on fasse, et qu'il faut
que tout le monde vive de son travail, je voudrais autant que possible
payer mon droit d'entrée par quelques timbres-poste.

» Mais enfin, réflexion faite, il vaut mieux vous demander l'entrée
gratuite, et si vous n'exercez pas toujours la charité dans vos écrits,

il vous plaira peut-être, cette fois, de l'exercer en quelques lignes.

» Agrérez, Monsieur le Rédacteur, mes salutations.

» *Signé* : JULES CLOQUET (1). »

Après cette lecture, l'esprit d'Origène, ou soit le médium, prend de nouveau la parole, et dit :

Sans donner mon approbation au ton badin et semi-politique de cette lettre, je trouve qu'il vous est impossible de ne pas lui reconnaître un caractère providentiel par rapport à ses conséquences.

Dans sa réponse à M. Jules Cloquet, M. Henri Olive, rédacteur du journal, après avoir enterré le spiritisme dans l'armoire des frères Davenport, ajoute imprudemment :

« L'auteur de la lettre que l'on vient de lire croit encore au » spiritisme, et nous n'y croyons pas du tout ; mais, de même qu'il

(1) Voir la *Gazette du Midi* du 21 septembre 1865.

L'insertion de cette lettre dans la *Gazette du Midi* ayant donné lieu à une réclamation de M. Jules Cloquet, membre de l'Institut, nous faisons un devoir de reproduire la lettre de ce dernier qu'a dû publier le même journal dans le n° du 28 septembre.

« CHATEAU D'INGELMESTER (Belgique).

» 25 septembre 1865.

» A M. le Rédacteur en chef de la *Gazette du Midi*.

» Monsieur,

» On vient de m'envoyer, de Paris, le numéro du 21 septembre de votre journal dans lequel vous avez inséré une lettre relative au Spiritisme. Bien que l'auteur de cette lettre ait signé de mon nom de baptême et de mon nom de famille, je vous déclare, de la manière la plus formelle, que je suis complètement étranger au susdit article.

» J'espère, M. le Rédacteur, que vous voudrez bien donner place à ma réclamation dans le prochain numéro de votre estimable journal, et recevoir l'assurance de ma bien parfaite considération.

» JULES CLOQUET

» Membre de l'Institut (Académie des Sciences),
Chirurgien consultant de S. M. l'Empereur. »

» ne donne aucun motif de sa foi, nous nous dispenserons de
» donner les motifs de notre incrédulité. »

C'était un défi jeté au spiritisme par M. Henri Olive, et ce défi a été accepté par un nouveau et plus ardent champion, par votre frère Henri Vernay.

A ce moment, un petit rouleau de papier de la longueur de dix centimètres environ tombe encore au milieu de la table.

C'était de rechef un apport.

J'avais instantanément porté mes regards au plafond, à droite et à gauche, pour saisir la cause de la chute du petit rouleau de papier, mais sans succès. Dès ce moment, je me tins sur mes gardes pour découvrir l'habile mystificateur.

En même temps que tombait le petit rouleau, le médium, le désignant du doigt, dit à mon ami R. :

Lisez encore ; c'est une copie de la lettre que M. Henri Vernay a écrite à M. Henri Olive, et que ce dernier n'a pas insérée : elle a été prise, par l'esprit, sur l'original, à votre intention.

Mon ami R. déroula la mystérieuse missive.

C'était une feuille double de papier cloche dont les quatre pages étaient écrites au crayon, en lignes très serrées.

Tout entier à l'observation que je m'étais imposée, je m'appliquai, avec plus de soins encore, à surveiller l'attitude des personnes qui m'entouraient.

Mon ami R. lut l'épître suivante :

« Marseille, le 25 septembre 1865.

» *A Monsieur le Rédacteur de la GAZETTE DU MIDI.*

» Monsieur,

» Dans un journal aussi sérieux que le vôtre, toute question doit être traitée sérieusement, et ce n'est pas, j'imagine, lorsque vous êtes appelé sur le terrain philosophique, que vous voudriez laisser aller

votre plume, d'ordinaire si prudente, si digne, au courant du caprice et de la fantaisie, comme il semble que vous vous êtes laissé entraîner à le faire dans votre réponse à M. Jules Cloquet.

» Oui, monsieur, quoique vous pensiez, quoique vous ayez écrit, la lettre de M. Cloquet vous appelait sur le terrain philosophique, et j'en appelle à toute votre indulgence pour me permettre d'employer ce prétentieux exorde lorsque je viens prendre la défense de ceux que vous appelez des niais et des fous, soit des spirites et des médiums.

» Hélas ! vous le savez, l'humanité est ainsi faite ; sa foi, comme ses erreurs et ses préjugés, circulent dans ses veines avec son sang ; pour vaincre l'une et combattre les autres, il a fallu des siècles de luttes, de guerres et de supplices, et c'est l'honneur de notre temps que la discussion fasse seule la besogne réservée autrefois aux bandes armées de princes fanatiques et aux tribunaux de l'Inquisition.

» Donc, monsieur, puisque vous êtes chrétien catholique, et catholique convaincu, plaignez les spirites, si vous les jugez dignes de pitié ; combattez-les, si vous croyez devoir le faire, mais ne les injuriez pas.

» A l'heure qu'il est, le nombre de ces hommes, que vous mettez au ban du monde civilisé, est plus considérable que vous ne le supposez ; parmi eux se trouvent des individualités à conviction profonde et qui, comme vous, sont pleines d'ardeur pour défendre leurs croyances.

» Votre réponse à M. Jules Cloquet, que je n'ai pas l'honneur de connaître, pourrait donner lieu à une longue et intéressante réplique ; mais, ne voulant pas vous faire perdre une trop grande somme de temps, je me bornerai à relever, pour le moment, l'erreur capitale où vous, et vos confrères de la grande et petite presse, êtes généralement tombés, en rendant le spiritisme solidaire de la mésaventure des frères Davenport.

» Eh ! oui monsieur, puisqu'il faut vous l'apprendre, le spiritisme n'est point en cause dans cette ridicule équipée. Si vous aviez suivi le mouvement spiritite depuis 1858, vous sauriez que M. Allan Kardec, le

grand prêtre, comme vous l'appellez, et que je n'ai pas d'ailleurs mission de défendre, vous sauriez, dis-je, que, dans ses nombreux ouvrages, et dans les huit forts volumes aujourd'hui existants de sa *Revue*, ledit M. Allan Kardec s'est constamment attaché à élever une barrière infranchissable entre les adeptes de sa consolante doctrine et les charlatans exploitant les tables tournantes et les armoires.

» Vous sauriez encore que M. Piérart, dont vous faites le propagateur du spiritisme, est un ardent et peu charitable antagoniste de M. Allan Kardec, dont il combat sans relâche, sans merci, les maximes fondamentales, et, notamment, celle de la pluralité des existences de l'âme.

» Cela posé, vous le reconnaitrez vous-même, la question change d'aspect, et je me trouve, par suite, plus à l'aise pour éclairer la situation.

» Faut-il vous rappeler avec quelle fiévreuse stupéfaction les populations européennes accueillirent, en 1850, les nouvelles d'Amérique qui, traversant l'Atlantique, venaient leur annoncer les prouesses des tables tournantes et dansantes dans ce pays essentiellement initiateur.

» Or, vous le savez, les tables ne se bornèrent pas à tourner et à danser, elles parlèrent!... Et, alors, cédant à un besoin puissant, irrésistible, chacun se mit à interroger sa table ou son guéridon : du palais à la chaumière ce ne fut plus qu'un colloque continu entre les êtres intelligents et la matière inerte qui, dans ces moments, accusait la présence, en elle, d'un être ayant aussi une intelligence et une volonté!.....

» Oui, les tables parlèrent ; oui, les tables répondirent à toutes les questions qui leur étaient adressées, et leurs réponses furent si claires, si précises, et parfois si extraordinaires, que l'épiscopat, vous ne l'ignorez point, s'en émut. Aussi, nos évêques, voyant, dans ces faits surnaturels, une œuvre infernale, n'hésitèrent pas à jeter, à son encontre, un cri formidable de réprobation, et l'on a pu lire, à cette

époque, dans les feuilles publiques, les mandements de NN. SS. interdisant aux catholiques, sous peine de damnation, tout commerce intelligent avec les meubles de leur salon.

» Donc le jeu des tables fut laissé de côté par les catholiques fervents ; mais les tièdes, les raisonneurs, les incrédules, que le Croque-mitaine-Satan effraye peu, ne se tinrent pas pour battus ; ils voulurent voir derrière les tables, et bien leur en prit, car ils surent bientôt que la table n'était qu'un véhicule, un instrument passif que le corps humain pouvait remplacer. De là l'apparition des médiums.

» Avec ceux-ci, toute une théorie philosophique fit irruption dans le monde ; les communications surnaturelles plurent de toute part. Ces communications furent recueillies, groupées, coordonnées, imprimées, si bien que c'est par milliers que l'on compte aujourd'hui les œuvres spiritistes parues ou en cours de publication.

» Que disent ces œuvres ?

» Voilà le point important du débat ; point capital, s'il en fut, et que je résumerai, ici, en ces mots, en ce cri d'alarme tombant si fréquemment de la chaire chrétienne : *La foi périt, la foi se meurt sous l'étreinte envahissante et victorieuse du matérialisme !...*

» C'est ce point, monsieur, que nous étudierons ensemble si, par l'accueil que vous ferez à la présente requête, vous me prouvez que vous voulez bien consentir à examiner et à combattre, au besoin, les propositions de votre modeste correspondant.

» Vous le voyez, monsieur, il ne s'agit, ici, ni de tables tournantes, ni des frères Davenport, ni de leur armoire. Il s'agit de continuer l'œuvre du Christ, en réédifiant la foi en la vie future sur la base de la logique, de la science et de la raison.

» A ce titre, votre concours ne saurait me faire défaut, et c'est en retour de ce concours, que je désire, et dont je me sentirais heureux et honoré, que je vous offre, Monsieur, l'expression de ma sympathie.

» Signé : HENRI VERNAY. »

Ici, un murmure d'approbation circula dans l'auditoire, en même temps que tous les visages s'épanouissaient dans une expression unanime de joie et d'orgueil. Seul, mon ami R., dans une immobilité de statue, semblait, cambré sur un socle, me dire du regard le classique : Qu'en dis-tu ?

La voix du médium nous ramena tous à la situation.

Ecoutez ! dit celui-ci : l'esprit fait maintenant un suprême appel au recueillement de vos âmes :

M. Henri Olive n'a pas inséré la lettre dont vous venez d'entendre la lecture ; il eût fallu y répondre, et, cette fois, les banalités et le persiflage ne pouvaient suffire : il y a un public et des abonnés, surtout, dans l'esprit desquels il ne faut pas déchoir.

Et que répondre, d'ailleurs, à des hommes qui disent, la douleur dans l'âme, à leurs frères en Dieu : La foi périt, la foi se meurt !...

A des hommes qui convient leurs frères au banquet de la vie spirituelle et à la communion réelle et perpétuelle des âmes.

Ah ! je le sais, dans ces circonstances solennelles, un mot dégage les insulteurs et leur sert d'égide ; un mot les affranchit de la lutte ; un mot, sans cesse et toujours, ferme la bouche aux apôtres de la vérité, comme il me la ferma à moi-même il y a quinze cents ans. Ce mot, c'est : l'Église !...

Mais, alors, pourquoi vous attaque-t-on ? Pourquoi vous injuriet-on ?

N'est-ce pas assez des déclamations furibondes de certains prédicants contre votre doctrine si injustement honnie par eux, et que je révélais au monde dès le troisième siècle ?

Faut-il dire, faut-il crier, à ces Zoïles téméraires, qu'un journal n'est pas une chaire, et que le journaliste qui attaque une idée ou une opinion philosophique, est justiciable moralement de ceux qui la professent, surtout quand il déverse sur eux l'injure et la calomnie ?

Ne voient-ils pas qu'en agissant ainsi ils compromettent la cause dont ils se font inconsidérément les champions, la cause de l'Eglise; de l'Eglise qui les récuse et qui renferme, dans son sein, des orateurs et des écrivains bien autrement aptes à la défendre, à la protéger.

Et, d'ailleurs, que peut vous reprocher l'Eglise ?

Ne prêchez-vous pas, comme elle, la charité et l'amour du prochain, le pardon des injures, la dématérialisation de l'esprit, la certitude, pour vous, palpable et surabondamment démontrée, des peines et des récompenses de la vie future ?

Oui, vous prêchez tout cela et vous conformez votre conduite à ces croyances.

De plus, vous proclamez, comme l'Eglise, mais plus sciemment, plus éloquemment qu'elle, l'immensité de la puissance de Dieu et sa bonté infinie.

L'immensité de sa puissance, par la révélation aux hommes de la pérégrination ascensionnelle des âmes à travers les mondes, les soleils et les univers !...

Sa bonté infinie, par vos protestations énergiques et incessantes contre le dogme impie de l'éternité des châtements !...

Laissez, l'immobile et froide orthodoxie, lancer ses foudres impuissantes contre ces éternelles vérités. Elle a sa liberté, vous avez la vôtre, et, par l'usage que vous faites de cette liberté, vous la laissez, sur vous, sans prise comme sans droit.

A ceux que le catholicisme abrite sous son aile, en leur donnant le calme du cœur et la quiétude de l'âme, aux catholiques fervents et *pratiquants* (je souligne ce mot), vous dites : Gardez votre foi ; nous n'avons rien à vous apprendre, rien à vous donner.

Nous allons à ceux dont l'âme desséchée s'étirole dans l'indifférence religieuse.

Nous allons à cette foule innombrable de catholiques de nom, incapable même de réciter son *Credo*, auquel elle ne croit point, et que, dès le premier âge, elle a complètement oublié.

Nous allons à ces natures d'élite que le dogme stérile laisse sans défense contre le ver rougeur du doute et contre la révolte de la raison.

Nous allons à ceux que torture la pensée fatale du néant auquel leur existence leur paraît devoir aboutir.

Nous allons, enfin, à ceux, plus malheureux encore, qui, courbés sous la hideuse tyrannie des passions et des vices, trouvent, dans la négation de Dieu, l'espoir décevant de l'impunité.

Ainsi faisaient les premiers chrétiens nos pères, suivant le précepte qu'ils avaient reçu de la bouche même du Divin Maître : *Ce n'est pas ceux qui se portent bien, mais les malades qui ont besoin de médecin* (1).

Vous le voyez, votre part est la plus forte, et, cette part, nul ne peut vous la ravir, car, avec vous, sont les gros bataillons, bataillons sacrés, laissez-moi vous le dire, marchant, sous l'œil de Dieu, à la conquête de l'avenir.

Donc marchez en avant, sans vous inquiéter des clameurs que poussent contre vous, avec une égale furie, le fanatisme dogmatique et, son allié naturel pour cette cause, le matérialisme.

Guérissez les âmes malades du mal mortel de l'athéisme : c'est la loi suprême du CHRIST.

Du CHRIST qui est venu prêcher la religion du progrès permanent, de l'humanité et de la fraternité universelle.

Du CHRIST, qui voulait qu'on adorât Dieu en esprit et en vérité.

(1) Saint Mathieu, chap. 9, v. 12.

Du CHRIST, qui, toute sa vie durant, a flagellé l'égoïsme, le mensonge et l'hypocrisie, et qui réserva les traits les plus acérés de sa sublime colère pour ceux qu'il appelait des sépulcres blanchis !.....

Ici minuit sonna à la pendule placée sur la cheminée.

Le médium qui, dans sa dernière période, s'était levé et avait pris un accent de voix pénétrant, se rassit et termina par ces mots :

Frères et sœurs, vu l'heure avancée, l'esprit vous remercie de l'attention soutenue que vous lui avez prêtée, et croit devoir terminer cet entretien.

Mon ami R. ajouta immédiatement : Nous remercions l'esprit du fond du cœur. Ce que confirmèrent, en même temps, tous les membres de l'assemblée par un geste affirmatif.

Quant à moi, mes idées étaient trop brouillées pour que je me trouvasse en état de répondre aux interpellations que mon ami R. allait infailliblement m'adresser, et, tandis que tout le monde se levait, je sortis avec précaution du salon et me glissai dans la rue.

